NANETTE
ET
LUCAS,
OU LA
PAYSANNE CURIEUSE,
COMÉDIE

EN PROSE, MÊLÉE D'ARIETTES,

EN UN ACTE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens le 14 *Juin* 1764.

Les Paroles sont de M. FRAMERY.

La Musique de M. le Chevalier D'HERBAIN.

Le prix est de 24 sols, avec la Musique.

A PARIS,
Chez CLAUDE HERISSANT, Imprimeur-Libraire, rue neuve Notre-Dame, aux trois Vertus.

M. DCC. LXXV.
AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE SEIGNEUR DU VILLAGE.	*M. Lobreau.*
VALERE, ſon fils.	*M. Le Jeune.*
LUCAS, Vigneron.	*M. Laruette.*
NANETTE, ſa femme.	*Mde. Favart.*
BABET, leur fille.	*Mde. Laruette.*

Le Théatre repréſente un Hameau. On voit dans le fond la grille du Château; ſur un des côtés des arbres; ſur l'autre, la Maiſon de Lucas; il eſt avec ſa femme & ſa fille à travailler à ſa porte; ils ont un rouet, un devidoir, un inſtrument à battre le chanvre, un faiſceau d'échalas, une ſerpette & une chaiſe.

NANETTE
ET
LUCAS,
OU LA
PAYSANNE CURIEUSE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCAS, NANETTE, BABET.

LUCAS *taille des échalas, & en fait un petit fagot;* NANETTE *devide du fil;* BABET *coupe du chanvre.*

NANETTE.

VAUDEVILLE COMMENCÉ.

. . . .
ON dit bian vrai que l'amour
Nous jou toujours queuqu'mauvais tour } *bis.*
L'mouton avance avec simplesse!
Margot l'y veut par gentillesse,
Autour du cou mettre un ruban.

L'mouton échape à la filette,
Alle va toujours en courant:
Son amant la fuit en guettant,
Et furprend enfin la folette.
On dit bian vrai, &c.

Un fois qu'on fe laiffe furprendre,
N'y a plus moyen de s'en défendre;
Alle eft feulette au bout du bois.
Dam quand on a couru bian vîte,
On eft laffe, on eft aux abois;
On dit qu'c'eft la derniere fois:
C'pendant l'amoureux en profite.

On dit bian vrai que l'amour
Nous jou toujours queuqu'mauvais tour. } *bis.*

BABET.

Ma mere! qu'eft-ce donc que l'amour & un amoureux?

NANETTE.

Oh! Dame!... Mais t'es bian curieufe.

LUCAS.

Alle tiant de fa mere.

BABET.

Ah! mon pere...

LUCAS.

Parguenne! ne faut-il pas déja l'y aller dire? Drés qu'une fille fe connaît, alle veut fçavoir ce que c'eft. On ne dit pas ça aux petites filles.

BABET.

Je fuis bien affez grande pour fçavoir cela, peut-être. Ah! ma mere.

NANETTE.

C'eft vrai ça; & fi je veux li dire, moi, queuque ça te fait?

LUCAS.

Tu vas l'y dire de belles chofes!

NANETTE.

Hé bian, c'eft bon. Tians, Babet, c'eft qu'un Amoureux fait... l'amour; & quand il a fait l'amour, il n'eft plus amoureux; parce que t'entens....

LUCAS.

Ne l'avions-je pas dit? V'là déja que tu t'embrouilles. Laiſſe-moi l'y expliquer ç'a. (*à Babet.*) L'amour eſt comme qui dirait quand ... on ... Ah! diable! .... là ... quand on ...

NANETTE.

Ah! quand on! ôte-toi de là : laiſſe-nous tranquilles. Acoute, toi, Babet.

TRIO.

L'amoureux eſt un frelon
Qui vole ſur le gazon
Pour careſſer la fleur printaniere,
Et puis après ça
La laiſſe là.

LUCAS.

Veux-tu te taire,
Tu n'entens rien à tout ça.
L'amoureux eſt comme la veigne
Qui tourne autour de l'échalas.
Et l'amour eſt comme les lacs
Qui tiennent la branche maleigne,
Pour qu'elle ne s'échape pas.

LUCAS.	BABET.	NANETTE.
Laiſſe-moi, Mais tais-toi. L'amoureux eſt comme la veigne. Il eſt comme la veigne, comme la veigne. Eh! quoi, tu ne te tairas pas? Non, non, non, non. Il eſt comme la veigne, L'amoureux eſt comme la veigne. Il eſt comme la veigne.	Hélas! ils ne s'entendent pas Laiſſez parler mon pere, Laiſſez parler ma mere, Mais ils ne s'entendent pas.	Tu déraiſonnes. Que veux-tu dire? Comme un frelon, Il eſt comme un frelon; Mais finis donc tout ce fracas. Non, non, non, non. Il eſt comme un frelon, L'amoureux eſt comme un frelon. Mais finis ce galimatias.

BABET.

Mais tant que vous parlerez enſemble, comment voulez-vous que je vous entende?

LUCAS.

Mais! c'eſt alle qui ne veut pas.

NANETTE.

Va à ton ouvrage; tais-toi. Ce n'eſt pas aux

hommes à ſe mêler de ces choſes-là. (*à Babet.*) Tu n'entens donc pas qu'un Amoureux c'eſt un homme qui.....

BABET.

Ah! c'eſt un homme. A la bonne heure.

LUCAS.

Mais c'eſt ce que je me tue de dire.

BABET.

Eh! mon pere!

LUCAS.

Voyez comme ces filles ſont attentives à ça.

BABET.

Et tous les hommes ſont-ils des amoureux?

NANETTE.

Non, il y en a d'uns & d'autres. Il y en a queuques-uns qui le ſont; biaucoup qui en font ſemblant, & pis d'autres qui ne le ſont point du tout.

BABET.

Ha! & tenez, ma mere: par exemple, j'ai vu l'autre jour dans la forêt un jeune homme.... Ah! qu'il était beau, qu'il était brillant! Ses habits étaient plains d'or & magnifiques; mais il était encore plus beau que ſes habits. Etait-ce un amoureux, cela, ma mere!

NANETTE.

Non, vraiement. C'était le fils du Seigneur de notre Village.

BABET.

(*Pendant toutes les poſes, Babet ſouprie, travaille nonchalamment, & s'arrête pour parler.*)

Ah! tant pis! j'avais tant de plaiſir à le regarder ... dès qu'il me vit, il voulut venir à moi.... mais je me mis bien vîte à courir ..... & puis j'allai me cacher derriere un buiſſon pour le voir paſſer encore.... Si les amoureux étaient comme lui....

NANETTE.

Hé bien!

BABET, *quitte son travail, & chante.*

Maman, s'il faut vous le dire,
Toujours je desire
Qu'il soit près de moi.
Sans le vouloir je soupire,
Et j'y pense toujours sans trop sçavoir pourquoi.
Si c'est l'amour dont mon ame
Eprouve la douce flame,
C'est un grand malheur
Qu'il soit un Seigneur;
Mais cela n'éteint point l'ardeur
De mon cœur.
Oui, c'est malgré moi, ma mere;
Mais je ne sçais comment faire,
J'aimerais bien mieux,
Qu'il fût amoureux,
Et qu'il brûlât des mêmes feux
Que ses yeux.

Mineur.

Maman, chaque fois
Que je vais au bois,
Ah! je crois entendre
Le son de sa voix.
D'un ton si flateur,
Si plein de douceur,
Si tendre,
Qu'il gagnait mon cœur.
Il disait tout bas:
O Dieux! que d'appas!
Que voulait-il dire?
Ne me trompez pas.
Il suivait mes pas;
De mon embarras
Voulait-il donc rire?
S'il n'a point d'amour,
C'est un méchant tour
De venir ici
M'en donner ainsi,
Et n'en pas prendre aussi.
Moi! je l'oublierais!
Non je ne sçaurais,
Mon cœur conservera ses traits
A jamais.

Oui, j'ose enfin vous le dire;
Maman, je ne puis m'empêcher
De l'aimer :
Sans le vouloir je soupire ?
Et c'est pour toujours qu'il a sçu me charmer.

NANETTE, *quittant son ouvrage.*

Comment! petite sotte ! Mais voyez comme ça prend les choses!... Rentrez ce rouet.... Ça ne veut-il pas avoir un Seigneur pour amoureux à son âge ? Hé bian... ce rouët.... A quoi pense-t-elle donc ?

BABET, *effrayée.*

A rien, ma mere.

NANETTE, *achevant de ranger tout.*

Allons, v'nez çà.... Ah! j'ti frons penser, va. C'est amoureuse d'un Seigneur; voyez, pendant que sa mere n'était seulement pas amoureuse de son pere qui n'est qu'un paysan. Ah! je te vais... je te vais donner ta tâche : si tu ne travailles pas... nous allons voir.

(Elles sortent toutes deux)

SCENE II.

LUCAS *seul.*

V'Là ce que c'est aussi de parler d'amour à ces filles. A peine ça commence-t-il a se connaître que ç'a veut déja raisonner.... V'là pourtant mes échalas faits. Allons, il faut se résoudre à aller travailler. Toujours travail, peine & misere! ah! le maudit état que le mien!

ARIETTE.

Penché sans cesse vers la terre,
Courbé sous le poids accablant
Du travail & de la misere,
Qu'un vigneron a de tourment!
L'automne ça serait marveille ;
Nul chagrin; le jus de la treille,
Quand on en a, sçait l'adoucir :

Mais ce n'eſt qu'apparence vaine ;
De ces biens il n'a que la peine,
Les autres en ont le plaiſir.

SCENE III.

LUCAS, NANETTE, *arrivant d'un air fort en colere.*

NANETTE.

AH! vraiement, vraiement, il ferait beau voir! Comme ſi je n'étions pas la maîtreſſe! (*ſe retournant.*) Tu veux raiſonner, je crois... Jarni! ſi ça n'eſt pas.... nous verrons beau jeu!

LUCAS.

Queuque t'as donc?

NANETTE.

Ce que j'ai! c'eſt votre fille qui ne veut pas ſe marier.

LUCAS.

C'eſt étonnant ça, par exemple.

NANETTE.

J'li parlions de Lubin, qu'eſt un honnête garçon qui la recharche, qu'eſt riche; Mamſelle n'en veut pas. C'eſt ma mere par ici, c'eſt ma mere par ilà, & pis je ne veux pas me marier. Et pis ſon beau Monſieur qui li trote toujours dans la tête. Oh! alle aura Lubin, ou bian... je ne ſis pas femme, vois-tu.

LUCAS.

Mais ſi alle ne l'aime pas, ce Lubin, veux-tu qu'alle ſoit malheureuſe?

NANETTE.

Comment, ſi alle ne l'aime pas! Alle ſerai vraiment bian dégoûtée. Et pis qu'eſt-ce que ça fait ça? je ſuis la maîtreſſe.

LUCAS.

Ah! ah!

NANETTE.

Sans doute.

ARIETTE.

Crois-moi, file doux,
Laiſſe-moi tranquille,
Ne m'échauffe pas la bile,
Ton courroux
Eſt inutile:
Je ferai comme à la ville
On fait avec ſon époux.
La femme ordonne
Le mari, ſans dire mot,
Obéit; mais s'il raiſonne,
On lui fait voir qu'il n'eſt qu'un ſot,
Elle eſt toujours la Maîtreſſe;
Il la careſſe
ſans ceſſe,
Pour lui marquer ſa tendreſſe,
Il s'empreſſe
La preſſe;
S'il obtient un mot par faveur,
C'eſt un bonheur,
C'eſt un honneur.
Mais s'il raiſonne,
On lui fait voir qu'il n'eſt qu'un ſot,
Un ſot en perſonne;
On lui fait voir qu'il n'eſt qu'un ſot.

LUCAS.

Oh! morguenne, qu'on ſe taiſe. C'eſt bon pour ces maris de la ville qui n'ont rien à démêler avec leurs femmes : ici ce n'eſt pas de même, entens-tu?

NANETTE.

Oui, mon cher ami, je convenons de ça.

LUCAS.

Oh! je ſis le maître eune fois; & je ſçavons être réſolu quand il le faut.

NANETTE, *à part.*

Je voyons bian qu'il faut le prendre par la douceur.

(*Haut & d'un air timide.*)

Lucas, Lucas, tu ne veux pas?

LUCAS, *beaucoup plus doux.*

Non, j'n'en voulons pas entendre parler.

NANETTE.

Ah! je t'en prie, mon cher ami Lucas, je f'rai tout ce que tu voudras après ça.

LUCAS, *plus doux encore.*

Mais pourquoi vouloir des choses aussi....

NANETTE, *d'un ton plaintif.*

Tu me refuses.... Tu me refuses.... je suis bien à plaindre!

LUCAS.

Mais si ça te fait tant de peine pourtant.... hé bian, Lubin l'aura, là: es-tu contente?

NANETTE.

Ah! c'est bon, je te remarcie.

LUCAS.

Voyez, n'est-ce pas toujours moi qui céde?

NANETTE.

Tu n'en seras pas fâché, va: ce Lubin va nous mettre à notre aise; je ne serons plus obligée d'être toujours faite comme une je ne sçais qui, comme la derniere du Village. Je brillerons à notre tour.

LUCAS.

Ah! je te reconnaissons bian là. La coqueterie est ton démon; t'aimerais mieux te passer de pain & de mari que de biaux atours.

NANETTE.

Pour eune chose que je te demandons, ne vas-tu pas nous la reprocher? Tu sçais bian que je fais tout ce que tu veux.

LUCAS.

Toi! oui, j'n'avons qu'à te demander eune chose, pour que tu ne la fasses pas J'n'avons qu'à te dire: Ne va pas là, pour que tu y ailles, & ne vois pas ça, pour que tu veuilles le voir. Car t'es la plus curieuse, la plus desobéissante...

NANETTE.

Moi, curieuse! moi, desobéissante!

LUCAS.

Oui, & t'es en ça comme toutes les autres, va; car...

NANETTE.

Toutes les autres! Est-ce que...

LUCAS.

Sans doute. Tians, écoute plutôt eune chanfon quel je te vais dire, tu vas voir.

VAUDEVILLE.

Il était une fois un Roi
Qu'avoit époufé trente filles,
Et tous les ans c'était fa loi
D'en prendre une des plus gentilles;
Mais jamais on ne devinait
De toutes, celles qu'il prenoit, *bis.*
Ce que chacune devenait.

NANETTE.

Et qu'eft-ce qu'il en faifoit donc de ces femmes?

LUCAS.

Tu vas voir. D'abord il leur défendait d'être curieufes; & dame elles ne pouvaient pas s'en empêcher.

Ce vint qu'il en prit eune un jour,
Li r'commandant l'obéiffance,
Puis aux champs il fut faire un tour;
Pour l'amufer dans fon abfence,
Toutes fes clés il lui donna,
Pour tout ouvrir par-ci, par-là, *bis.*
Hors un cabinet qu'était là.

NANETTE, *avec empreffement.*

Ha! & qu'eft-ce qu'il y avoit donc dans ce cabinet?

LUCAS.

Là! vois comme tu n'en aurais pas fait autant? V'là déja que t'es auffi curieufe qu'elle.

NANETTE.

Après, voyons donc?

LUCAS, *cherchant dans fa mémoire.*

Après... Attens... Il y a encore un couplet dont je ne me fouviens plus... qui difiont comme ça... tant y a qu'alle ouvrit toutes les chambres, & qu'alle vit... tout plein de belles chofes, de belles tapifferies... de biaux luftres, & de biaux diamants

tout d'or. Oh! dame, auſſi quand ce vint au cabinet... alle n'oſait trop l'ouvrir; alle héſita : mais ſon envie devint la plus forte, &... je ſçais bian qu'alle l'ouvrit à la fin, & pis qu'alle vit toutes les autres femmes qu'étiont ſans tête, & qui ne diſiont mot.

NANETTE.

Alles ne diſiont mot! ô ciel! Et qu'eſt-ce que dit le Roi quand il ſçut ça?

LUCAS.

Le Roi! il fit d'abord bian le méchant, & pis il li pardonnit à la fin, parcequ'il vit bian que s'il tuait toutes les femmes curieuſes, il depeuplerait tout ſon Royaume.

NANETTE.

Il lui pardonnit! Ah! tant pis. Il aurait bian fait de la punir. D'où vient être curieuſe auſſi & deſobéiſſante quand on lui défend?

LUCAS.

Il était trop bon! ſi tu m'en avais fait autant, t'aurais vu, va.

NANETTE.

Toi! t'aurais fait tout comme lui.

LUCAS.

Moi! c'n'eſt pas vrai, c'eſt toi qui aurais fait tout comme elle.

NANETTE.

Oh! pour ça non : car ſi jamais....

LUCAS.

Tians, v'là encore que tu vas diſputer : je ferions mieux d'aller à l'ouvrage. *Il ſort.*

NANETTE *en ſortant.*

Allons! mais c'eſt toujours bian vilain à elle d'avoir été deſobéiſſante comme ça. On n'a qu'à m'en dire autant; & ſi j'ouvrons jamais rian, c'eſt qu'il faudra.... que j'ayons bian envie d'être curieuſe. Oh! dame, auſſi.

SCENE IV.

LE SEIGNEUR, VALERE.

VALERE.

HE bien, mon pere, vous les avez entendus. C'eſt un charme que cette union N'eſt ce pas qu'il ſeroit dommage que leur charmante fille fût ſacrifiée à ce Lubin qu'elle n'aime point? Ah! mon pere, ne ſouffrez point qu'elle ſoit malheureuſe. Elle le ſera ſi cet Hymen s'acheve.

LE SEIGNEUR.

Il me paraît qu'elle t'intereſſe.

VALERE.

Ah! mon pere! ſa beauté.... elle eſt ſi touchante!

ARIETTE.

Son front qu'une aimable pudeur
Rend l'interprête de ſon cœur;
Ses yeux où brille l'innocence,
Le doux ſourire de l'enfance
Dénotent ſa ſimplicité.
Une tendre naïveté
Sur ſes lévres écloſe
Découvre une bouche de roſe,
Aſyle de la vérité.

LE SEIGNEUR, *d'un ton ironique.*

Et c'eſt ſur-tout cette jeune fille qui excite ta compaſſion?

VALERE, *avec un ris embarraſſé.*

Ah!.... non.... je ſerais ſeulement bien aiſe de lui rendre ſervice.

LE SEIGNEUR.

Hé bien, va les trouver, & amene-les-moi; ils ne ſçauraient être loin d'ici.

VALERE.

J'y vole.

SCENE V.

LE SEIGNEUR *seul.*

IL l'aime ; il veut me le cacher. Je veux voir ſi les ſentiments de cette jeune fille ſont tels qu'il me les a dépeints. Je conſentirai volontiers que Valere l'épouſe, ſi elle le mérite. Je ne ſuis pas d'une naiſſance aſſez diſtinguée pour y regarder de bien près ſur cet article. Je n'étais pas plus qu'eux, & je ne dois mes biens qu'à la fortune : comment puis-je mieux uſer de ſes faveurs qu'en réparant ſes injuſtices... La femme paſſe pour être d'une curioſité extraordinaire : j'ai ſur moi certain écrin qui peut m'aider... s'ils l'ouvrent, le ſecret qui l'empêche de ſe refermer, m'avertira ... Mais les voici.

SCENE VI.

TOUS LES ACTEURS.

VALERE.

OUi, mes amis, voici mon pere ; il voudrait vous parler un moment.

LUCAS, *d'un air timide.*

Monſeigneur....

NANETTE.

Tais-toi, tu ne ſçais pas répondre. (*Au Seigneur.*) Monſeigneur, Lucas, & moi je ſommes votre ſervante ; vous n'avez qu'à ordonner.... (*A Lucas, qui ne dit mot.*) Tais-toi donc bête, (*Au Seigneur.*) Monſeigneur, c'eſt comme ſi c'était tout de même.

LE SEIGNEUR.

Je le crois, j'ai entendu parler de votre vertu....

NANETTE, *vivement.*

Vous en avez entendu parler, Monſeigneur ! Qu'eſt-ce qu'on en dit ?

LE SEIGNEUR.

Oh! beaucoup de bien. Mais dites-moi, vous avez une fille charmante... c'eſt elle, ſans doute? On dit que vous voulez la marier contre ſon gré. Pourquoi forcer ſon inclination?

NANETTE.

Ah! Monſeigneur, il n'y a inclination qui tienne. En fait d'mariage, les meres ſont les maîtreſſes, parce qu'alles avont de l'expérience là-deſſus.

LE SEIGNEUR.

Mais n'y aurait-il pas moyen de vous faire changer de ſentiment? Si je vous propoſais de la marier moi-même, par exemple?

NANETTE.

Monſeigneur, je vous demande bian pardon, mais notre fille eſt à nous deux, Lucas, & à moi principalement : & c'eſt nous deux qui devons la marier.

LE SEIGNEUR.

Mais votre fille n'aimerait-elle pas un autre?...

NANETTE.

Oh vraiment que de reſte. Mais il faut qu'une fille obéiſſe; la nôtre ſçait ça, je l'y avons appris: alle tiant ça de ſa mere.

LE SEIGNEUR.

(*A part.*) C'eſt ce que nous allons voir. (*Haut.*) Puiſque vous vous dites ſi obéiſſante, il faut que votre fille faſſe de même; je ne veux point vous contraindre. Tenez, voici d'avance le préſent de noce que je vous donne pour elle. Si vous pouvez réſiſter à l'envie d'ouvrir cette boëte d'ici au jour de ſon mariage, je ferai moi-même les frais de ſes noces; mais auſſi, ſi vous l'ouvrez, vous perdrez tous les droits que vous avez ſur votre fille, & je ſerai ſeul le maître d'en diſpoſer. Le voulez-vous?

LUCAS.

Ah! Monſeigneur, avec grand plaiſir.

NANETTE, *recevant l'écrin.*

Et moi auſſi, Monſeigneur, je vous répondons de moi.... Comment s'ouvre-t-elle?

LE

LE SEIGNEUR.

Avec cette clé. Tenez, Lucas, la voici. Si votre femme la demandait, je vous crois trop prudent pour la lui céder.

LUCAS.

Oh! qu'alle y vianne, allez, Monſeigneur; il ſerait beau voir qu'alle voulût déſobéir à ſes Maîtres.

LE SEIGNEUR.

Bon, je ſuis content de vous. Suivez moi. Je vais commander les préparatifs de la noce, & vous faire donner des habits convenables pour y paraître.

LUCAS.

Ah! Monſeigneur, je mettrions notre ame en quatre pour vous.

SCENE VII.

VALERE, BABET.

VALERE.

DEmeurez un inſtant, charmante Babet.

BABET.

Ah! Monſieur, ne me regardez pas.

VALERE.

Pourquoi donc? Aurais-je eu le malheur de vous déplaire? Parlez: quelle raiſon?...

BABET.

C'eſt que ma mere me l'a défendu. Et puis vos yeux me rendent toute interdite. Cela me fait cependant plaiſir.

VALERE.

Quoi! cela vous fait plaiſir, & vous le craignez! Mes yeux ne ſont enflamés que de l'amour que vous m'avez inſpiré.

BABET, *avec tranſport.*

Vous êtes donc un amoureux?

VALERE.

Oui, je le ſuis de vos appas, & je ſens que je le ſerai toute ma vie.

BABET, *auſſi vivement.*

Là? voyez : ma mere qui me diſait que non. J'en ſuis bien aiſe.... (*Par réflexion.*) mais non, pourtant j'en ſuis fâchée; je me ſouviens bien de ce qu'elle m'a dit.

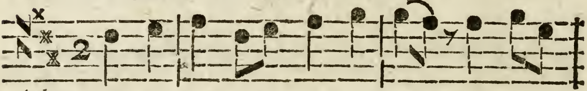
VALERE.

Qu'avez-vous à craindre de l'amour, belle Babet; vous êtes faite pour le ſentir & pour l'inſpirer.

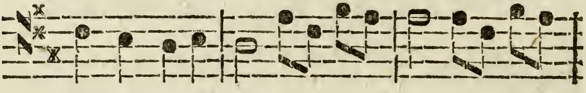
BABET.

Mais qu'eſt-ce donc que cet amour?

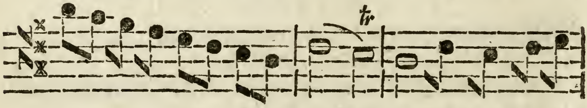
VALERE.



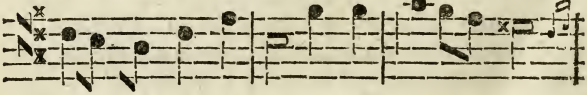
Andante. Cet a-mour qu'en vous voy - ant on reſ-

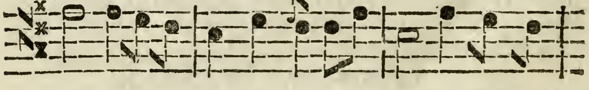


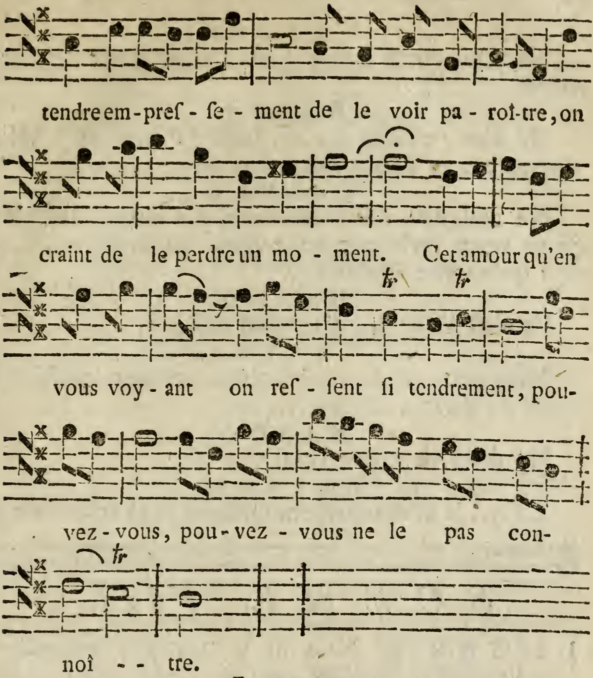
ſent ſi tendrement, pou - vez - vous, pou - vez-



vous ne le pas con - noî - - tre? C'eſt un ſen - ti-



ment qu'un ob - jet charmant dans nos cœurs fait naî-

tre, on éprou - ve doux mouve - ment, on ſent un



BABET.

Ah ! c'eſt donc de l'amour, quand on a du plaiſir à voir quelqu'un ?

VALERE.

Oui ; & ſentez-vous ce plaiſir quelquefois ?

BABET.

Mais oui, j'en ſens à voir ... Lubin, par exemple, parce qu'il va chercher de l'eau à la fontaine pour moi. Mais tout ce que vous dites-là, je ne le ſens que pour ....

VALERE.

Hé bien ?

BABET.

Vous me gronderez, peut être ?

VALERE.

Non, ma chere Babet, vous êtes maîtresse de votre cœur.

BABET.

Hé bien, c'est pour.... vous (*Vivement.*) Mais n'allez pas le dire à ma mere au moins.

VALERE.

Ne craignez rien; cet aveu fait mon bonheur? je ne veux vivre que pour vous. Mais, Babet, Lubin qu'on vous destine....

BABET.

Et c'est là ce qui fait mon chagrin.

VALERE.

Mon pere va du moins différer ce mariage. Votre mere ne pourra résister....

BABET.

Ne dites rien. Les voici.

VALERE.

Adieu, je m'échape; je ne tarderai pas à vous revoir.

SCENE VIII.

LUCAS & NANETTE, *paroissant ridiculement habillés avec de riches ajustements par-dessus les leurs.*

LUCAS.

MAis queu bonheur! comme j'allons être content!

NANETTE.

Queux manieres! Queux airs j'allons me donner. As-tu vu déja en passant par le village? Ils riaient tous, tant ils me trouvaient belle avec ces biaux ajustements-là.

LUCAS.

Ah! morguenne! queu plaisir! Adieu pour le coup la sarpette, la veigne & les raisins: tout ça ne produisont que du mal.

ARIETTE.

Plus de ſoucis & plus de gêne ;
Soyons content à notre tour :
Pour les champs eſt faite la peine,
J'allons les quitter ſans retour.
Chantons tous avec allégreſſe,
Chantons ce changement heureux :
Laiſſons aux pauvres la triſteſſe,
Tout le mal n'eſt fait que pour eux.
Pour nous qui n'avons rian à craindre,
Célébrons l'oubli de nos maux.
Ce n'eſt que quand on eſt à plaindre,
Que l'on ſçait plaindre ſes égaux.

Pendant toute l'Ariette, Nanette examine beaucoup l'écrin, & le retourne de tous ſens.

NANETTE.

Qu'il eſt bian de ſon village ! Etre gai parce qu'on eſt riche ! Eſt-ce que ça ſe doit ?

LUCAS.

Hé pardi, ſans doute : je ne ſouhaitions de l'être que pour ça. Et toi même, eſt-ce que tu ne l'es pas ? Dis donc ? (*elle regarde ſon écrin, & n'écoute point Lucas.*) Et bian .... parleras tu ?

NANETTE, *revenant à elle.*

Quoi donc ?

LUCAS.

A quoi rêve-tu ?

NANETTE, *lui montrant l'écrin.*

Vois comme elle eſt gentille.

LUCAS.

Ah ! Nanette, Nanette v'là la démangeaiſon de la boëte qui te prend. Crois-moi : ne la regarde pas comme ça.

NANETTE.

T'as raiſon.... C'n'eſt pourtant pas que j'ayons envie de l'ouvrir ..... (*Elle fait ſonner à ſon oreille.*) Si je pouvions entendre..... Ah ! tians, Lucas, prens plutôt la boëte, & donne-moi la clef.

LUCAS.

Non : tians, le Seigneur du village nous a donné, à toi la boëte, & à moi la clé pour l'ouvrir; il faut que les choſes reſtiont dans l'ordre.

NANETTE.

N'y penſons plus. J'allons donc être toujours bian miſe comme ça! Tout ce qui m'embarraſſe, c'eſt que t'as l'air bian neuf avec ces habits-là, toi. J'aurons bian des choſes à t'apprendre : par exemple, il ne faut plus m'appeller Nanette; ce nom-là n'eſt pas biau. Il faut dire Madame. (*A Babet.*) Et vous auſſi, Mamſelle, entendez-vous, il faut dire Madame.

BABET.

Mais, puiſque vous êtes ma mere, il faut bien...

NANETTE.

Comment, votre mere! Eſt-ce que les Demoiſelles de qualité avont une mere comme des payſans. (*A Lucas.*) Il faut encore changer de nom.

LUCAS.

Changer de nom!

NANETTE.

Oui; car je me ſouviens que le fils de notre Bailli, qu'on appellait auparavant *Guillot*, quand il fut revenu de Paris, où il avoit appris les grands airs, il ſe faiſait appeller M. de la *Guillotiere*; & il appellait ſon pere *Monſieur.*

LUCAS.

Monſieur! Et pourquoi ne l'appellait-il pas *mon pere*?

NANETTE.

Je ne ſçais pas; ça viant de Paris comme ça. C'eſt peut-être de peur de mentir. Et puis faut que j't'aprenions auſſi à être galant.

LUCAS.

Et d'où ſçais-tu tout ça?

NANETTE.

Eſt-ce que je ne l'avons pas vu autrefois, quand je demeurions au Château; mais voyons d'abord com-

ment tu t'y prendras pour me faire des compliments.

LUCAS.

Comme ça. Il faut avouer, par la morgué, Madame, que vous êtes bien drole si c'n'était que vous avez eune figure-là....

NANETTE.

Ah! finissez, petit badin.

DUO.

NANETTE.

Non, vous devez me trouver laide;
Ce jour est pour moi fatal,
Et je suis du dernier mal.

LUCAS.

Madame, si vous êtes laide,
J'y sçavons un bon remede.

NANETTE.

ENSEMBLE. Mais on ne dit pas ça brutal.

LUCAS.

Morguenne, je n'allais pas mal.
J'y sçavons un bon remede?
C'est, Madame, que j'vous aimons;
Je le disons sans tant de façons.
J'vous prouverons
Qu'vous n'êtes pas si laide.

NANETTE.

Je vous crains trop, finissons.
Laissez-moi seule de grace;
Votre présence m'embarrasse.

(*Lucas fait des révérences & se retire. Nanette le rappelle.*)

Ah! le butord! il s'en va;
ENSEMBLE. Mais, mais, ce n'est pas ça.

LUCAS.

Je n'entens rien à ça.

NANETTE.

On me dit, Madame,
De toute mon ame,
Oui, je vous adore.

LUCAS.

Hé bian donc, Madame,
De toute mon ame,
Oui, je vous adore.

NANETTE.

On tombe à mes genoux, Pécore !

(Il tombe rudement.)

ENSEMBLE (On tombe plus doucement.

LUCAS.

Moi j'y vas tout bonnement.

NANETTE.

Puis avec adresse
On me prend la main :
On la baise avec tendresse ?
Fort bien ! fort bien !
Jusqu'ici cela va bien.
On la serre tout de même :

(Il la lui serre trop fort.)

Ah ! quelle rudesse extrême !
Le brutal !
L'animal !
On l'a serre comme l'on aime,
C'est-à-dire legérement.

LUCAS.

Mais morgué c'est un tourment.

NANETTE.

Vous venez de me faire entendre que vous m'adorez : mais j'n'en croyons rian.

LUCAS.

Oh ! c'est pourtant vrai, ma Princesse, ou que je ne m'appelle pas Lucas le Menu, voyez-vous.

NANETTE.

Queux preuves m'en donnerais-vous?

LUCAS.

Toutes celles que vous voudrez, vous n'avez qu'à dire ce que vous voulez.

NANETTE.

Ce que je vaudrais ! (*A part.*) Je le tians (*haut.*) Je voudrais... la clé de la petite boëte.

LUCAS.

Ah ! j't'entens. On vous attire comme ça par de belles paroles, pour faire après ce qu'on veut de vous. Je ne voulons plus rian entendre ; tu n'auras rian. Allons au château présenter Lubin à Monseigneur.

NANETTE.

Allons: auſſi-bian je ſommes bian aiſe de paraître dans le village comme ça, pour me moquer à mon tour de celles qui auparavant étaient mieux miſes que moi.

BABET.

Pourquoi donc cela, ma mere? Ces bonnes gens ne vous ont fait que du bien pendant votre miſere.

NANETTE, *d'un ton aigre.*

Pendant ma miſere! Comme ça parle! Pendant ma miſere! Eſt-ce qu'il eſt décent que je me ſouvienne de ça? D'ailleurs eſt ce que j'avons des avis à recevoir de vous? (*A Lucas.*) Allons, Monſieur, donnez-moi votre bras, en attendant que d'autres me l'offriront.

SCENE IX.

BABET, *ſeule.*

QUels diſcours! je m'y pers! Si les gens de qualité ſont comme le dit ma mere, j'aime mieux toujours reſter Babet comme je le ſuis. Etre ingrate à des gens qui nous ont fait du bien, s'appeller *Monſieur*, *Madame*, *Mademoiſelle*, au lieu de *mon mari*, *ma mere*, *ma fille*, ces noms ſi tendres! ils ſont bons pour des payſans! comme ſi la tendreſſe connaiſſait des conditions! Mais j'entens quelqu'un... c'eſt Valere... Le cœur me bat de joie.

SCENE X.

VALERE, BABET.

VALERE.

AH! chere Babet... Mais vous n'avez pas encore changé d'habits!

BABET.

Non, & je veux toujours garder les miens.

ROMANCE.

Je ne veux plaire à perſonne,
Si j'ai ſçu vous enflammer.
Toute parure m'eſt bonne:
De l'éclat que l'art ſeul donne,
Ai-je beſoin pour aimer?

Mon amour eſt ma richeſſe;
Votre cœur eſt tout mon bien,
Que j'en ſois toujours maîtreſſe;
Gardez-moi votre tendreſſe,
Je ne deſire plus rien.

Quoique la roſe nouvelle
Ne change point ſes couleurs,
Zéphir la trouve plus belle,
Zéphir chaque jour pour elle
Sent accroître ſes ardeurs.

Et puis la premiere fois que vous m'avez vue, j'avois ces habits : quand vous m'avez dit que vous m'aimiez, je les avois encore; & je les aime à cauſe de cela.

VALERE.

Que cette peinture naïve de vos ſentiments eſt flateuſe pour moi : qu'un tel amour eſt au-deſſus des agaceries de nos coquettes!

BABET.

Coquettes! qu'eſt ce qu'une coquette?

VALERE.

ARIETTE.

Ainſi que la belette
Pour croquer la poulette
Fait cent tours différents;
De même la coquette
Apprend à ſa toilette
Des geſtes ſéduiſants.

Pour prendre le coq & la poule,
La belette approche, ſe roule,
Fait la morte, n'épargne rien;

Pour ſurprendre un Amant novice,
Il n'eſt de ruſe, d'artifice,
Dont la coquette n'uſe bien.

Mais après, la bellette
Se trouvant ſatisfaite,
En cherche autant ailleurs ;
Comme elle la coquette,
Sa victoire complette,
Amorce d'autres cœurs.

BABET.

Il eſt des femmes comme cela !

VALERE.

Oui vraiment, & en très-grand nombre.

BABET.

Pour vous, Valere, reſtez toujours ce que vous êtes, & ne changez point.

VALERE.

Non, charmante Babet, je ne ceſſerai jamais d'être le plus tendre des Amants.

BABET.

Des Amants ! que ce nom eſt joli ! mon Amant ! mon cher Amant !

VALERE.

Ah ! Babet, ne prononcez pas ce nom ſi haut, on pourrait l'entendre.

BABET.

Hé bien, quand on l'entendrait, on ſçaurait que vous m'aimez.

VALERE.

Mais il ne faut pas qu'on le ſçache.

BABET.

Pourquoi donc ; eſt-ce un crime d'aimer ; Vous m'inquietez, & je commence à le croire. Mon pere & ma mere me cachaient ce que c'eſt ; vous craignez que l'on n'apprenne notre amour : parlez que faut-il que je penſe ?

VALERE.

N'appréhendez rien, mais ſi mon pere venait à le

sçavoir il ne consentirait peut-être pas tout de suite à un mariage....

BABET.

Hé! qui vous parle de mariage?

VALERE

Mais Babet, quand on s'aime, c'est pour se marier : l'Hymen couronne une tendresse légitime; alors on est heureux, & l'on s'en aime davantage.

BABET.

Ah! Valere, vous me trompez : car mon pere & ma mere qui sont mariés, ne s'aiment point; j'en suis certaine. Mais pourquoi votre pere n'y consentirait-il pas?

VALERE.

La différence des conditions pourroit bien...

BABET.

Je ne conçois rien à tout cela. Tenez, Valere, ne nous marions point : je vous aimerai bien sans cela.

ARIETTE.

Oui, cher amant, goûtons le bien suprême;
Aimez Babet autant qu'elle vous aime.
L'amour suffit; & quand on s'aime bien,
Le nom d'époux ou d'Amant ne fait rien.
    L'époux a-t-il donc tant de charmes,
    Pour le préférer à l'Amant?
    Et pourquoi chercher des alarmes?
    Nous nous aimons trop tendrement,
    Pour ne pas perdre au changement.
Oui, cher Amant, &c.

VALERE.

Ah! Babet.

BABET.

Ecoutez : je vous appellerai mon amant tout bas : ne changeons point ce nom; je l'aime mieux que celui de mari. Et vous comment m'appellerez-vous?

VALERE.

Je vous appellerai ma chere maîtresse.

BABET.

Je ſuis donc votre maîtreſſe?

VALERE.

Oui, charmante Babet, vous avez tout pouvoir ſur moi.

BABET.

Si j'avais à vous commander quelque choſe, ce ſerait de ne jamais ceſſer de m'aimer.

VALERE.

Ah! Babet, l'amour nous eſt ſi favorable : pouvons-nous craindre ſon inconſtance?

DUO.

Non, non, je ne crains rien,
Si ſon tendre lien
Joint votre cœur au mien:
Ah! quel bien!
Nous goûtons ſes charmes
En paix & ſans alarmes;
Nous jouirons de ces bienfaits
A jamais.
Quel bien plus deſirable
A nos tendres loiſirs:
L'amour eſt favorable
Aux plaiſirs;
Mille petits jeux,
Tranſports amoureux,
Oui tous les deux;
Notre amour va nous rendre à jamais heureux.

VALERE.

Que je vous aimerai!

BABET.

Que je vous chérirai!

ENSEMBLE.

Amour, épuiſe ſur nos cœurs
Tes ardeurs.

VALERE.	BABET.
Ma chere maîtreſſe!	C'eſt votre tendreſſe
Le plaiſir, l'allegreſſe	Qui ſeul m'intereſſe;
Feront un tiſſu de beaux jours	Je n'attens que de ſon ſecours
De nos amours.	Tous mes beaux jours.

Quel bien plus deſirable, &c.

VALERE, *se jettant à ses genoux.*

Ah! chere Babet, quel bonheur!

BABET.

Il est à mes genoux! que les amants sont de folies!

SCENE XI.

LE SEIGNEUR, VALERE, BABET.

LE SEIGNEUR.

AH! ah! l'attitude est jolie!

VALERE, *embarrassé.*

Je lui...montrais...comme...elle devait vous remercier... de tous vos bienfaits....Elle est si neuve, il faut bien l'instruire.

LE SEIGNEUR.

Et profite-t-elle de vos leçons?

VALERE.

Assez bien.

BABET, *bas à Valere & avec inquiétude.*

Est-ce qu'on ment quand on aime?

VALERE, *bas à Babet.*

Cela est utile quelquefois.

LE SEIGNEUR.

Hein! que dites-vous là?

VALERE.

Elle demande s'il est temps....

LE SEIGNEUR.

Je l'en dispense.

VALERE.

Mais la reconnoissance....

LE SEIGNEUR.

Mais vous m'aviez l'air d'appuyer un peu sur la reconnaissance. Retirez-vous; je me charge de son instruction.

SCENE XII.

LE SEIGNEUR, BABET.

LE SEIGNEUR.

APprochez, mon enfant, ne craignez rien. Que vous disait Valere?

BABET, *à part.*

Il faut mentir aussi. (*haut.*) Ce qu'il vous a dit, Monsieur.

LE SEIGNEUR.

Il ne vous parlait pas d'amour? Avouez-le de bonne foi. Je me sens beaucoup d'affection pour vous, & je serois fâché de vous voir trompée.

BABET, *vivement.*

Ah! Monsieur, Valere ne me trompe point: car.... (*Par réflexion.*) Car il ne m'a rien dit.

LE SEIGNEUR.

Je ne sçais si je me trompe moi-même; mais ce qui vient de vous échaper, me fait croire qu'il y a quelque chose....

BABET, *avec beaucoup d'interêt.*

Valere pense trop bien, Monsieur, pour s'attacher à une fille de ma sorte. Il sçait bien que vous ne consentiriez jamais à un tel mariage.

LE SEIGNEUR.

Oh! je ne vous parle point du mariage.

BABET.

Mais, Monsieur, quand on s'aime c'est pour se marier.

LE SEIGNEUR.

Bon: les amants n'en viennent pas toujours là. On parle d'amour à une fille; on lui fait des compliments; on lui dit qu'on l'adore: elle le croit, fait des aveux, & puis après.. ..

BABET, *avec beaucoup d'inquiétude.*

Et puis après?

LE SEIGNEUR.

Et puis après l'amant s'échape, & laisse là la pauvre fille.

BABET.

Oh, ciel! que me dites-vous là! (*A part.*) Si Valere....

LE SEIGNEUR.

Je vous dis ce qui arrive le plus souvent. Les amants sont bien séduisants : on est fort porté à croire ce qu'ils disent.

BABET.

Ils trompent donc quelquefois?

LE SEIGNEUR.

Comment s'ils trompent! c'est leur métier.

ARIETTE.

Un amant voit une belle,
Et soudain son cœur est pris;
Tout le temps qu'elle est cruelle,
Peut-être est-il bien épris.
Il est sans cesse auprès d'elle,
Rit & pleure également,
Il fait serment sur serment,
Il prie, il promet, il ment.
Mais dès que ce séducteur,
Est certain de son bonheur,
C'est un papillon trompeur,
Qui cajole une autre fleur.

BABET.

Ah! Monsieur! je n'aime point, & je n'aimerai jamais.

LE SEIGNEUR, *à part.*

Elle me le cache! J'en suis fâché. (*Haut.*) Adieu, Babet. Votre pere n'est point ici; j'aurais voulu lui parler. Adieu. Comptez toujours sur moi.

SCENE XIII.

BABET, *seule.*

ADieu, trop flateuse espérance:
Adieu, ma tranquille innocence.
L'amour me l'a ravie; il agite mon cœur.
Hélas! l'amour n'est-il donc qu'un trompeur?
La douce fraîcheur des ombrages,
La tranquillité des bocages
Ne m'offrent plus mêmes plaisirs.
Pour mon cœur que rien ne rassure,
Tout est triste dans la nature:
Les plaines n'ont plus de verdure,
Les ruisseaux n'ont plus de murmure:
Il éprouve d'autres desirs.
Adieu, ma tranquille innocence:
Adieu, trop flateuse espérance.
Hélas! l'amour n'est-il donc qu'un trompeur?
Ah! cruel amant,
Faut-il que je t'aime aussi tendrement?

Valere me trompe! Aussi pourquoi n'ai-je pas ouvert mon cœur à son pere?... Je perdais mon amant.... N'importe. Ce Seigneur respectable méritait toute ma confiance; & je le trompais! Comme l'amour nous change! Avant d'aimer, le mensonge m'étoit inconnu; & j'ai pu me déguiser à ce point! Qu'est-ce donc que cet amour?

SCENE XIV.

LUCAS, NANETTE, BABET.

LUCAS.

AH! Babet, t'as bian perdu, va, de ne pas voir ce que j'avons vu. Ah! que ce château est biau! Il y a des sales, des jardins, des Cabinets, eune

cour, des chambres, des escaliers, tout ça suparbe; Eune cuisine! ah! c'est ça qu'il fallait voir.

ARIETTE.

Que la cuisine
A bonne mine!
C'est un plaisir
De la sentir.
Quand on entend sonner,
Pour le dîner,
Le carillon
De la cloche,
Din, din, don,
Le cliquetis
Du tourne-broche,
ti, ti, ti, ti, ti,
Eune sauce qui bouillote,
Ça ravigote
L'appétit. (*Fin.*)

En attendant le service,
J'ons fait un tour dans l'office;
Chaque valet il fallait voir,
En avalait sans entonnoir.
Leur bouteille
Faisoit un gloux gloux
Si doux,
Que c'était une marveille.
Que la cuisine, &c.

(*Pendant toute cette Ariette Nanette a l'air triste; s'assied, veut ouvrir la boëte, en se cachant de son mari, tantôt avec un épingle, tantôt avec un couteau : elle soupire.*

Mais, Nanette, queuque t'as donc à soupirer?

NANETTE, *soupirant encore plus fort.*

Moi! ah! je n'ai rian.

LUCAS.

Mais si fait t'as queuque chose.

NANETTE.

Ah! tout au contraire.

LUCAS, *d'un air mystérieux.*

Est-ce que ...

NANETTE, *vivement en lui montrant l'écrin.*

Ah! Lucas, la jolie petite boëte!

LUCAS.

Oui : nous y v'là donc. C'eſt le dedans que tu voudrais bian voir s'il eſt joli. Ne m'en parle pas ſeulement.

NANETTE.

Pardi pour eune clé que je te demandons v'là-t-il pas queuque choſe de rare? T'es le premier qui m'ait jamais refuſée.

LUCAS.

Tu n'en as que faire.

NANETTE.

J'en ons plus beſoin que tu ne penſes. Je ne pouvons plus réſiſter à notre curioſité : j'allons mourir, ſi tu ne me la donnes.

BABET.

Mon Pere!

NANETTE, *ſéchement.*

Mam'ſelle!

TRIO.

Ah! Lucas, mon fils, mon ami,
Mon poulet, mon mari,
Accorde-là moi, je t'en prie,
Et je ferai toute ma vie
Tout ce que tu voudras.

LUCAS.

Non, non, mon petit cœur, mon tendron,
Mon amour, mon charon;
Malgré toutes tes gentilleſſes,
Tes p'tits mots & tes careſſes,
Non, morgué, je ne voulons pas.

BABET.

Ah! mon pere, ah! mon pere,
(*Apart.*) S'il pouvait y conſentir!
Ah! ma mere, ah! ma mere,
Ah! ma mere va mourir.

LUCAS.	NANETTE.	BABET.
Je ne pouvons y consentir : Non, non, Jarni quel embarras ! Si pourtant alle allait mourir.	Mais, mais, paix donc, Mam'selle ! Paix donc, petite peronelle ! Accordez-moi ce plaisir. Je t'en prie, Tout ce que tu voudras : Je vais mourir.	S'il pouvoit y consentir ! Quelle manie ! Ah ! ma mere ! Ah ! mon pere ! S'il pouvoit y consentir !

NANETTE, *se jette dans un fauteuil, où elle fait semblant de s'évanouir.*

LUCAS, *s'effrayant par degrés.*

Qu'est-ce qu'alle a donc ; Nanette, parle, répons... Babet, de l'eau fraîche... Alle se trouve mal... (*A Nanette.*) Dis, qu'est-ce que tu veux ?...(*A Babet.*) Allons donc vîte. (*A Nanette.*) Tians, si c'est ça v'là la clé, la boëte & tout.

BABET.

Bon !

NANETTE *se levant & ouvrant la boëte avec précipitation.*

Ah ! Lucas, que t'es un joli homme ! Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ? C'est un colier ! Ah ! Luças, vians donc, vians donc voir.

LUCAS.

Comme ça réluit.

NANETTE & LUCAS *témoignent leur joie* ; BABET *est toujours inquiette.*

NANETTE.

Que j'allons être belle avec ça ! v'là un colier qui va faire notre fortune. Hé bian, Lucas, avons-je tort quand je demandons queuque chose ? C'est donc pour ça que ce Seigneur nous défendait de l'ouvrir. Oh ! je l'attraperons bian, je le mettrons quand il n'y sera pas ?

Ils se promenent en attachant le colier.

SCENE XV & derniere.

LE SEIGNEUR, VALERE, *paroissent dans le fond en s'entretenant ensemble, & s'avançant fort doucement.*

LUCAS, *qui les apperçoit, dit, à demi ton, effrayé:*

NAnette, la clé, la boëte, v'là le Seigneur... allons, donc.

NANETTE, *du même ton.*

Ah! comment faire? Donne donc la boëte. Tians v'là le colier.... ferme donc c'te boëte.

LUCAS.

Mais je ne peux pas, moi, fermé-là; allons donc vîte.

LUCAS, *appercevant le Seigneur tout près de lui, lui fait une révérence d'un air embarrassé.*

Monseigneur... je sommes votre serviteur.

NANETTE, *bas à Lucas en se mettant derriere lui, & cachant sa boëte sous son tablier.*

Cache-moi.

LE SEIGNEUR.

Hé bien, vous êtes embarrassés; vous fais-je peur? Je ne viens que pour ajoûter à cette boëte...

NANETTE, *très-vivement.*

Ah! Monseigneur, c'est Lucas qui l'a voulu.

LUCAS, *très-vivement.*

Ah! Monseigneur, alle disait qu'alle était morte.

NANETTE, *très-vivement.*

C'n'est pas vrai, Monseigneur, je n'l'aurions jamais ouverte sans lui.

LE SEIGNEUR, *en riant.*

Ah! ah! elle l'est donc.

NANETTE, *ne répond que par une révérence.*

LE SEIGNEUR.

Hé bien, mes enfants, suis-je le maître de votre fille à présent?

LUCAS.

Oui, Monseigneur, je convenons que je ne sommes ni plus ni moins qu'un sot.

NANETTE.

Il a raiſon, Monſeigneur.

LE SEIGNEUR.

J'en ſuis charmé ; mais la noce ne s'en fera pas moins ; j'ai déja un parti tout trouvé pour elle.

VALERE.

Un parti tout trouvé ! mon pere !

BABET.

Mais, Monſieur...

LE SEIGNEUR.

Vous n'êtes bas bien aiſe de recevoir un époux de ma main ? il vous plaira, j'en ſuis ſûr.

BABET.

Non, Monſieur, jamais.

VALERE.

Il ne lui plaira jamais, mon pere.

LE SEIGNEUR.

Vous me paraiſſez bien perſuadé... Mais vous en ſerez content, vous qui parlez...

VALERE.

Mon pere... j'ai... j'ai auſſi un parti pour elle.

LE SEIGNEUR.

Quoi ! lorſque mes bontés...

BABET.

Vos bontés, Monſieur, je n'en ſuis pas digne ; j'aime Valere, & je vous l'ai caché. Ce menſonge, que je me ſuis reproché mille fois, eſt le premier de ma vie, & mon amour même n'en eſt pas l'excuſe.

LE SEIGNEUR.

Cet aveu que j'attendais, vous rend encore plus digne de celui que je vous deſtine...

VALERE.

O Ciel !

LE SEIGNEUR.

Car c'eſt Valere lui-même.

VALERE.

Ah ! mon pere !

BABET.

Que de bonté !

NANETTE.

Monſeigneur !

LUCAS.

Ah ! Monſeigneur, votre bonté n'eſt pas digne de notre mérite...

VAUDEVILLE.

LE SEIGNEUR.

On voit toujours que la défenſe
Donne plus d'appas au plaiſir;
Et c'eſt défendre d'obéir,
Que d'ordonner l'obéiſſance.
Epoux! Commande rarement
A ta femme d'être fidelle ;
On l'obtient difficilement,
Lorſque l'ordre s'en mêle.

VALERE.

Lorſqu'à vos feux votre Bergere
N'oppoſe plus que le devoir;
Amant, ſçachez faire valoir
Combien la contrainte eſt ſevere.
Contre le plaiſir défendu
Le dépit la rend moins cruelle :
Un tendron eſt déja vaincu,
Quand le dépit s'en mêle.

BABET.

Les femmes eurent en partage,
Plus que les hommes, la douceur.
C'eſt en conſervant cette humeur,
Qu'on adoucit un cœur ſauvage.
D'un procès ſouvent les détours
Se débrouillent par une belle.
Du mari l'on obtient toujours,
Quand la femme s'en mêle.

LUCAS.

Je ſçus toujours être le maître;
On ne peut me le conteſter :
Mais je ne ſçais pas réſiſter,
Quand ma femme à ſon tour veut l'être.

Lorsque je veux la refuser,
J'ai beau m'échauffer la cervelle,
Elle sçait toujours m'appaiser :
Ah! le diable s'en mêle.

NANETTE.

Femmes, c'est par la complaisance
Qu'on est maîtresse d'un époux.
Les égards, les soins les plus doux,
Feront plus que la pétulance.
Par des cris vient-on le troubler,
Tout le ménage est pêle-mêle;
Mais tout mari se laisse aller
Lorsque l'amour s'en mêle.

NANETTE.

Nicette est simple & cureuse,
Elle veut tout voir, tout sçavoir.
Lucas la mene au bois le soir;
C'est une école dangereuse.
La belle profita trop bien,
Hélas! notre cœur est si frêle :
On n'en est pas quitte pour rien,
Lorsque l'amour s'en mêle.*

BABET, *au Parterre.*

Applaudissez à nos Ouvrages,
Messieurs, vous plaire est tous nos vœux :
Et nous ne sommes curieux
Que de mériter vos suffrages.
En nous donnant votre faveur,
Vous rechaufferez notre zéle :
Car pour nous c'est un grand malheur
Quand la froideur s'en mêle.

* *Ce Couplet est de Madame* FAVART.

FIN.